

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 19

Artikel: Une alerte
Autor: Cim, ALbert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-252946>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Il y a là, entre deux bois, comme un cirque de verdure, aux gradins étagés, une dépression du sol dans le vaste plateau qui sépare la Vologne de la Meurthe.

Autour — opulente et radieuse couronne — de hautes futaies, des arbres verts, des sapins et des hêtraies, des taillis plus bas, où deux ramiers tendrement roucoulent.

Et, par un sentier qui serpente, un sentier que bordent des pierres moussues, des arbustes et des fleurs champêtres, on descend au fond du vallon solitaire, bercé par les stridulations des grillons et la coulée d'un ruisseau sur les roches garnies de cresson et de plantes aquatiques.

La source est là, ou plutôt les sources, claires et limpides, sortant de dessous les pierres, entre des arbrisseaux, des pimprenelles et des aubépines en fleur.

Et c'est d'un froid qui vous glace, cette eau vierge du rocher vosgien, qui s'en va, coulant rapide, former le ruisseau, l'humble rupt de la vallée, cueillant à son tour les suintements des pierres et des prés, toutes les eaux prisonnières et qui veulent sortir par ce beau jour de printemps.

Sur deux grosses dalles qui forment un pont rustique, nous franchissons le ruisseau où viennent boire, à gorgées si menues, les pinsons et les chardonnerets... et c'est la prairie verte qui étale son tapis somptueux et chatoyant, la prairie des ancêtres qui vient mourir à la forêt du bas, devant la maison grise au toit rouge, qui fume en ce midi pour la soupe et le diner de la famille.

* * *

Maison grise au toit rouge, à l'auvent très large, à la grange profonde et noire... maison grise perdue dans ce pays sauvage, entre les pommiers qui chancelent, les prés verts et les forêts qui surplombent de tout partout !

Et qu'il fait bon, mon Dieu, qu'il fait bon ! sur le banc de bois usé, sur les troncs d'arbres couchés,

qu'il fait bon respirer l'air de ce pays vosgien, boire du soleil et de la lumière, s'enivrer des senteurs champêtres, se régaler l'œil de couleurs variées et si douces, et rester là, des heures, à deviser ou à ne rien dire... à penser que ces choses sont si belles et que la nature est si bonne !

Rester là, oui, dans le grand silence de ce jour printanier, pendant que d'autres s'agitent et vainement discutent ; rester là à entendre la chanson de la terre, le bruissement des feuilles, le cri des oiseaux, à écouter monter la vie et à revivre ainsi dans la tradition, avec les vieux Lorrains endormis qui ont vu tout cela, qui ont cultivé ces champs, défriché ces bois, remué ces pierres et fécondé ce coin du pays — avec les vieux paysans aimés dont l'âme, croyons-nous, revient à des heures pour nous dire, ô bons esprits familiaux : « N'est-ce pas, que c'est beau, n'est-ce pas que c'est bon de vivre ici, dans la paix, dans le travail, dans le bonheur ? »

Petites âmes des vieux Lorrains endormis, souffle léger des peres-grands, cœurs admirables des mérettes glacées, oui, vous avez raison. Pour vivre heureux, vivons cachés, loin du trouble et loin du bruit, dans un vallon solitaire, séjour de paix et de bonheur !

II

Gérardmer et ses environs.

Un vieux proverbe le dit — très expressif en son patois lorrain que je traduis simplement — « Sans Gérardmer et un peu Nancy, qu'est-ce que ce serait que la Lorraine ! »

Je souscrirais volontiers à cet antique adage si Gérardmer était encore, comme il y a trente ans, la perle divine des Vosges, et si cette jolie bourgade d'autrefois ne s'était transformée en une cité cosmopolite des plus déplaisantes à habiter.

Aujourd'hui, hélas ! Gérardmer est devenue une station à la mode, et quand la mode s'en mêle, elle a tôt fait de défigurer le site le plus merveilleux.

(A suivre)

Emile BADEL

UNE ALERTE

(NOUVELLE)

Le maire de Bricotte-en-Barrois, Dieudonné Trouslard, était adoré de son épouse Alphonsine, qui le considérait comme un prodige — ce qui était vrai — et l'entourait des soins les plus assidus et les plus tendres.

Comme toutes les paysannes lorraines, encore peu initiées, les pauvres ! aux progrès de l'émancipation féminine, ce n'était qu'avec déférence et soumission qu'elle lui adressait la parole et se comportait devant lui. Il était vraiment bien, selon l'ancienne mode, son seigneur et maître. Ce qui ne l'empêchait pas de faire de son Alphonsine, de ses qualités d'ordre, de vigilance et d'économie, le plus grand cas, et de lui prouver de son mieux et en toute circonstance sa haute estime et sa profonde affection. Dans tout Bricotte, voire aux alentours, on citait monsieur le maire et sa dame comme le modèle des ménages.

Et cependant un jour — les plus beaux ciels n'ont-

ils pas leurs nuages ? — une querelle éclata entre ces deux exemplaires conjoints. A quel propos ? Je ne saurais vous le dire au juste.

Ah ! cette fois ce n'était plus question d'obéissance et de respect, et le seigneur et maître fut malmené de la belle sorte.

— Il n'y a plus moyen d'y tenir ! C'est à faire damner un saint ! s'exclamait Dieudonné.

— Si vous vous conduisiez honorablement, monsieur !

— Madame ! je me conduis comme bon me semble, nom d'un matin !

— C'est du propre !

— Voyez-vous, j'en ai assez ! Oui, assez de la vie que vous me faites ! Par-dessus la tête ! Il faut que ça finisse, à la fin des fins ! Autant être sous terre, ma parole ! que dans cet enfer !... Ah ! fichez-moi la paix, tenez !

Et voilà Dieudonné qui s'en va en claquant la porte à toute volée, et un moment après Mme Trouslard

entend un bruit étrange au fond de la citerne, des clapotements, des cris...

Sûrement, c'est l'infidèle qui, dans son désespoir, s'est jeté à l'eau.

Elle vole vers la citerne, se penche tant qu'elle peut, appelle : « Dieudonné ! Dieudonné ! » — s'efforce de percer les ténèbres... Oui, il y a quelque chose qui remue, qui agite l'eau, un corps dont on n'aperçoit plus que la tête.

— Mon ami ! Une seconde seulement ! Je reviens !

Elle s'empare d'un crochet, d'une sorte de harpon auquel est attachée une longue corde, destiné à retirer les seaux tombés au fond de la citerne, et déroule vite cette corde dans l'obscur orifice.

— Attention ! Soutiens-toi ! Saisis bien le crochet !

Vaines recommandations, peine inutile : le désespéré persiste sans doute dans ses idées de suicide.

— Dieudonné ! Je t'en prie ! Mon trésor !

Quelques cris, de plus en plus sourds, répondent seuls à ces poignantes supplications.

Affolée, Mme Trouslard s'élançait au dehors, heurte à toutes les portes voisines, en demandant du secours, et voici M. l'instituteur Garaudel, M. l'adjoint Pitoiset et Papinot le sacristain, et Cocardot le garde-champêtre, et Dordelu l'épicier, et Fransquin le maréchal-ferrant, capitaine des pompiers, d'autres encore, d'accourir, suivis, escortés ou précédés de leurs compagnes et de leurs marmailles.

— Comment ! il ne s'agrippe pas ?... remarque le capitaine Fransquin. Cependant la corde est assez longue...

— Il ne veut pas ! C'est lui qui s'est jeté...

— Lui ? Jamais personne n'aurait pensé...

— N'est-ce pas ? Un coup de tête ! Mais je vous expliquerai... Il faut le sauver de force, m'sieu Fransquin ! clame l'infortunée Alphonsine.

— Certainement ! Monsieur le maire, soyez raisonnable ! reprend le capitaine en se courbant de nouveau sur la margelle. Songez à vot'dame qui vous aime tant, à nous tous dont vous êtes le père, à vot'belle commune de Bricotte, monsieur le maire !

En guise de réponse, un faible soupir résonne sous l'humble voûte.

Il n'y a plus un instant à perdre.

Heureusement que l'épicier Dordelu a eu la bonne inspiration d'aller chercher l'échelle des pompiers. Il l'apporte, on la redresse, on l'insinue et la plonge dans la citerne. M. Fransquin descend...

Il reparait bientôt, ramenant le noyé, qui se débat encore : c'est un magnifique coq, chu par mégarde dans le trou béant de la citerne, et qui, de joie de revoir le jour, secoue ses ailes, raidit et empourpre sa crête, gonfle son jabot et pousse son plus retentissant et plus triomphant cocorico.

— C'est ça, vot' mari, m'ame Trouslard ? C'est pour c' volatile que vous mettez toute la commune en révolution, causez une pareille alerte !

Pendant qu'on procédait à cet émovant sauvetage, le véritable mari était rencontré devant la grille du château d'Haleycourt par Mme Dordelu, chargée d'aller en toute hâte et par précaution quérir le médecin le plus proche, le docteur Lapasque, d'Aubigny-sur-Ornain.

— Vous, monsieur le maire ? Vous ? Mais... Mais... on est en train de vous repêcher ! s'écria-t-elle en joignant les mains.

M. Trouslard se hâta de regagner ses pénates pour rendre le calme à sa veuve éplorée, et il arriva juste au moment où le capitaine Fransquin émergeait de la citerne avec son coq.

Il décida qu'il fallait châtier sans délai le misérable qui avait causé tant d'angoisse à sa chère Alphonsine. En conséquence, sire Chante-clair, le criminel, fut condamné à mort, exécuté sur l'heure, les plumes encore ruisselantes de sa baignade inopinée, et servi le soir même dans un festin, auquel prirent part tous les principaux acteurs et spectateurs de ce drame familial.

Ah ! on ne s'ennuyait pas, en ce temps-là, à Bricotte-en-Barrois !

Albert CIM.

ÉCHOS

Une bizarre profession

Une des plus bizarres professions qui soient au monde est assurément celle qu'exerce un Américain de Staten-Island, M. Thomas Rush, lequel vend sa peau, à tant le centimètre carré, pour les opérations de greffe humaine, fréquemment pratiquées de nos jours par les chirurgiens.

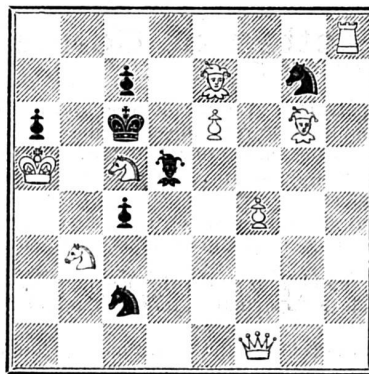
Voici une quinzaine de fois que Thomas Rush est mis à contribution par les praticiens du nouveau continent, et, si ce que racontent les journaux des Etats-Unis est exact, il se ferait ainsi entre 6,000 et 8,000 francs de rente.

La première fois, il y a trois ans, une annonce parue dans la presse new-yorkaise et demandant un individu de bonne constitution pour concourir à une opération grave, au Central Hospital, attira l'attention de Thomas Rush, alors ouvrier mécanicien sans travail. Il s'agissait de fournir douze centimètres carrés et demi de peau vive et saine à une fillette grièvement brûlée au visage. L'opération réussit très bien — pour les deux intéressés ; elle rapporta à l'ouvrier 5,000 francs.

Aujourd'hui Thomas Rush est connu dans tous les hôpitaux, dans toutes les cliniques des Etats-Unis. Couvert de cicatrices glorieuses et lucratives, il ne craint pas la concurrence et se porte comme un charme.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 15.



Mat en 2 coups